Les Sarconi. Vingt- trois maisons si je regarde depuis ma terrasse, un peu plus si je monte sur la Presa, le gros rocher qui nous sert de belvédère. Un petit village blotti dans sa coquille, asphyxié entre les pins et les châtaigniers. Mille mètres d'al-

Marc Biancarelli

Murtoriu

roman traduit du corse
par Jérôme Ferrari, Marc-Olivier Ferrari
et Jean-François Rosecchi

titude. Du belvédère, je vois les cimes de la crête, les toits de deux ou trois maisons du Rutaghju et, juste en dessous, la descente vers la plaine, les limites de la région, nous, on dit "les Terres".

ACTES SUD
Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Libraire intermittent et écrivain inaccompli dont la vie sentimentale est un fiasco, Marc-Antoine Cianfarani vit en reclus dans un hameau de la montagne corse, où il habite la maison familiale héritée de ses aïeux. Réfractaire à l'attitude de ses contemporains qui, sur la côte, rivalisent de compromissions pour assouvir un matérialisme dévorant, il ne tolère auprès de lui que deux vieux compagnons : Trajan, agriculteur passionné d'histoire et d'architecture, et Mansuetu, fruste berger infirme et taiseux, dernier représentant d'une civilisation ancestrale qu'a décimée la Première Guerre – prélude au chaos des temps présents qui voient se pervertir les violences les plus légitimes.

Face à l'inexorable pillage d'une île livrée à toutes les formes de dénaturation, *Murtoriu* signe les noces de la désespérance et de l'insurrection. C'est dans sa langue natale, le corse, que Marc Biancarelli bâtit sa redoute. C'est par elle qu'il convoque les forces de la subversion et, dans un texte flamboyant, inspiré et douloureux, assume son droit universel à la singularité – pour que résonne à nouveau, sur cette terre, le chant perdu du monde.

Extrait de la publication

MARC BIANCARELLI

Né en 1968, Marc Biancarelli est enseignant de langue corse. Poète, nouvelliste, dramaturge et romancier, il a publié de nombreux ouvrages en corse et en français, pour l'essentiel parus aux éditions Albiana où la version originale de Murtoriu *a été publiée en 2009.*

De 2009 à 2011, Marc Biancarelli a également tenu une chronique littéraire hebdomadaire dans le quotidien Corse-Matin.

DU MÊME AUTEUR

PRISONNIER, Albiana (Éd. bilingue corse-français), 2000.
SAINT JEAN À PATMOS, Albiana (Éd. bilingue corse-français), 2001.
51 PEGASI ASTRE VIRTUEL, Albiana, 2004.
EXTRÊME MÉRIDIEN, Albiana, 2009.
VAE VICTIS, Materia Scritta, 2010.
COSMOGRAPHIE : CHRONIQUES LITTÉRAIRES 2009-2010, Colonna Éditions (Éd. bilingue corse-français), 2011.
HISTOIRE DE LA CORSE (avec Didier Rey et Thierry Schneyder), J.-P. Gisserot, 2012.

Titre original :
Murtoriu
Éditeur original :
Éditions Albiana, Ajaccio, 2009

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01364-6

Extrait de la publication

MARC BIANCARELLI

Murtoriu

BALLADE DES INNOCENTS

roman traduit du corse
par Jérôme Ferrari, Marc-Olivier Ferrari
et Jean-François Rosecchi

ACTES SUD

En langue corse, le mot murtoriu *revêt le double sens de "glas" et d'"avis de décès".*

Quant au mot baddata*, il n'a pas tout à fait le sens que l'on donne aujourd'hui en français au mot "ballade". Une* baddata*, c'est, littéralement, un chant funèbre, entonné ou improvisé – notamment lors des morts violentes. C'est dans cette acception que nous l'entendons personnellement dans le sous-titre : "Ballade des Innocents".* (Note de l'auteur.)

Extrait de la publication

1

Les Sarconi – D'un Marc-Antoine à l'autre – D'où j'écris – Centres et périphéries – Résistance et soumission – Éducation et écoute

Les Sarconi. Vingt-trois maisons si je regarde depuis ma terrasse, un peu plus si je monte sur la Presa, le gros rocher qui nous sert de belvédère. Un petit village blotti dans sa coquille, asphyxié entre les pins et les châtaigniers. Mille mètres d'altitude. Du belvédère, je vois les cimes de la crête, les toits de deux ou trois maisons du Rutaghju et, juste en dessous, la descente vers la plaine, les limites de la région, nous, on dit "les Terres", au-delà, il y a la mer, les îlots et la Sardaigne où je vois parfois briller les lumières des villes et les phares des voitures, quand le ciel nocturne est bien dégagé. Quand il fait chaud, on ne voit plus rien à l'horizon, rien qu'une espèce de brume trouble, une clarté, comme le signe qu'il y a là une frontière. Je ne passe pas mon temps, je le reconnais, à arpenter la forêt pour vivre ma vie d'ermite des montagnes. Je suis un ermite sans en être un. Un homme de la campagne par hasard. Ou parce que l'Histoire prend

Extrait de la publication

plaisir à refermer les courbes du temps et à entremêler malicieusement les destins, le destin des uns, celui des autres, et le mien au milieu. Je passe le plus clair de mon temps à la maison, à taper sur le clavier de mon ordinateur, essayant d'écrire quelque chose, ou à rêver devant les flammes du foyer parce que j'ai renoncé à essayer d'écrire. Je m'appelle Marc-Antoine Cianfarani, libraire de mon état, et poète raté à mes heures. Je devrais également dire libraire raté, mais chaque chose en son temps. À la maison, pendant les ténébreuses soirées d'hiver, quand je me laisse aller près du feu, je vois deux portraits sur la cheminée : celui du Vieux, qui était alors encore jeune et se baladait tranquillement dans les rues d'Alger, le chapeau de travers – il avait la classe – et puis le portrait de l'autre Marc-Antoine, mon grand-père. Il est en uniforme, je peux lire le numéro du régiment sur son col : 173. Régiment d'infanterie. Il semble me regarder méchamment sous la visière de son képi, on dirait même qu'il me juge avec sévérité. La lourde moustache taillée en pointe lui donne l'air d'un Turc, ou d'un Ouzbek, je ne sais pas, il doit bien exister des scientifiques un brin fachos pour expliquer ce genre de ressemblances. Il paraît que les Étrusques venaient d'Anatolie. Du coup, tout est possible. Je me dis que je suis son portrait craché, c'est vrai, mais cet air de sauvage oriental n'appartient qu'à lui. Et je me dis aussi que cette expression ne doit plus exister nulle part. Aujourd'hui, c'est jusque dans notre aspect physique que nous nous sommes transformés. Moi, si vous me rencontrez, vous allez penser que je suis un type comme vous, moderne, naturel, ou vous n'allez rien penser du tout, ce qui veut bien dire que je suis comme vous. Je ne l'ai jamais connu, le premier Marc-Antoine, mais le Vieux

m'en a beaucoup parlé. Il me le décrivait comme une sorte de héros antique, échappé d'une de ces épopées guerrières qui ont marqué nos mémoires, je sais que c'est pareil chez vous. Toutes les familles ont quelque chose de ce genre à raconter. Je regarde cette gueule de soldat cruel, ce regard de rapace. C'est un jeune homme mais, d'après moi, il en a déjà buté quelques-uns. Il n'a pas l'air d'avoir envie de rigoler. Non, je ne l'ai pas connu, mais il m'est si familier. Enfin, ne pas l'avoir connu m'a certainement épargné de prendre des raclées. C'est ce que je me dis. Même si le Vieux ne s'est jamais montré avare de ce point de vue-là. Mais je vous parlais aussi de livres, je crois, et d'écriture. Je voulais vous parler de cette nécessité que je ressens, seul dans mes montagnes. Me prendre pour un poète, pour un écrivain.

La question est de savoir, puisque j'écris, qui je suis et d'où j'écris. Quand je dis "qui je suis", je ne parle pas de mon nom, je me suis déjà présenté, mais de qui je suis vraiment. Je vais tâcher de vous expliquer comme je peux.

Il paraît, on n'a pas cessé de me le répéter, que nos sociétés modernes se composent de centres et de périphéries. Moi-même, je me trouverais donc plutôt dans ce que le jugement majoritaire qualifierait de périphérie. Le centre serait le lieu depuis lequel s'exprime ce jugement majoritaire. Étant central, le regard des *nombreux* – comme dirait un ami dont je vous parlerai plus tard – est aussi un regard plein de certitudes. C'est un regard doté d'un jugement qui est le bon, et le monde n'existe que pour être expliqué à partir de ce point d'observation.

Extrait de la publication

La vision du monde depuis ce centre des certitudes, c'est, je crois, ce qu'on appelle l'"universalisme".

Mais toute cette histoire de centre et de périphérie n'est rien si nous ne nous référons qu'au positionnement spatial ou géographique. En vérité, le centre n'est centre que parce qu'il détient un pouvoir, et la périphérie n'est lointaine et marginale qu'en vertu de l'unique raison qu'elle n'exerce pas de pouvoir, mais qu'elle le subit ou lui confère la majeure partie de son accord et de sa légitimité.

Il serait vain de nier l'existence des centres et des périphéries, nous sommes bien, tous autant que nous sommes, dans les sociétés humaines qui s'affrontent ou se croisent, positionnés selon ce schéma. La seule chose qu'on puisse faire est de contester la légitimité des uns par rapport aux autres, et de remettre en cause, pour des questions philosophiques ou morales, les perspectives qui s'imposent à nous avec l'autorité de faits, glacés et pragmatiques.

Ainsi, il n'est pas en mon pouvoir de contester qu'aucune valeur économique pertinente n'est produite par la périphérie depuis laquelle je parle. Les soubresauts les plus terribles qui pourraient ébranler ce lieu ne mettraient en aucun cas la Bourse en péril. Si la zone où je demeure – la non-zone – était purement et simplement effacée, cela ne troublerait pas la marche de l'humanité, ou plutôt le fonctionnement du système économique régissant la longue mais sûre involution de l'humanité qui unit les centres et les périphéries dans une même fatalité. Cet effondrement de nos destins ne m'appartient pas, mais on peut en prendre la mesure, précisément dans la croyance erronée qu'il n'y aurait de centre que là où se trouve le pouvoir et de valeur que là où fonctionne une économie.

Extrait de la publication

Il serait également vain de vouloir contester que le pouvoir et l'économie sont liés de manière concrète et efficace. Sans argent, il n'est plus de valeur nulle part, pas plus que de liberté, parce que tout s'achète dans l'univers de la consommation capitaliste matérielle, les concepts moraux s'achètent également. La liberté n'est possible que dans la maîtrise ou le refus complet de l'argent. Et c'est ici qu'on peut déjà prendre la mesure des deux oppositions majeures qui gouvernent le monde : la soumission et la révolte. Cela paraîtra peut-être contradictoire mais par soumission, j'entends aussi domination. Car si la révolte représente une dynamique de rupture, et implique dans sa prise de conscience une inévitable phase de résistance, soumission et domination ne sont qu'une seule et même chose, nourries par une même conception de l'ordre, les deux côtés d'une même médaille unis dans une même corruption, deux éléments indissociables qui s'équilibrent dans une même logique. La domination ne va pas sans soumission, mais elle peut se produire sans susciter de révolte.

Je veux bien admettre que les concepts dont je vous parle vous refroidissent un peu, vous ne vous attendiez sans doute pas, au moment de lire ce livre, à ce genre de réflexion pénible, mais celui qui refuserait de se familiariser avec ces concepts ne comprendrait pas d'où j'écris. D'ailleurs, celui qui voudrait comprendre cet observatoire du monde qui est le mien devrait commencer par accepter d'oublier pour un moment, comme l'a écrit le Malien Bakar Salif, non seulement ce qu'il est, mais tout ce qu'il sait.

Celui qui attendrait une explication plus cartésienne des notions dont j'ai parlé plus haut en serait aussi pour ses frais, car je ne mentionne ma position que

Extrait de la publication

du point de vue de la liberté absolue, et rien ne peut être rationnel et bien pensé si le jugement du lecteur est influencé par les paramètres que j'ai décrits tout à l'heure ou si des critères normatifs foireux appliqués à un raisonnement qui n'en est pas un conduisent à une lecture idiote. Rien de ce qui va suivre, en fait, rien de ce que je vais vous expliquer de moi ou de l'univers depuis lequel j'écris ne me paraît rationnel ou raisonnable. Rien ne rentrera dans le cadre des écoles de philosophie ou d'éthique que vous avez rencontrées au cours de vos études, et quand je vous demandais d'oublier ce que vous êtes, juste un instant, c'était bien vos écoles que je vous demandais d'oublier, celles où l'on vous a appris tant de choses inutiles, et aussi tant de choses utiles pour vous conforter dans la croyance que seul le centre pouvait vous apprendre autre chose, afin que vous vous embourbiez dans vos connaissances sans jamais avoir la plus petite idée de l'étendue de votre soumission.

Je vous demande enfin de cesser de vous comporter comme un rustre au moment de commencer la lecture de ce livre. Je vous demande de ne pas m'offenser par votre présence importune dans ces pages. Elles ont nécessité suffisamment de souffrance pour que me soient épargnés vos commentaires de casse-couilles, ou pire, de laquais. Alors je vous demande seulement, une fois éclaircis ces deux ou trois points importants, de vous taire et d'écouter.

Plus tard, je vous dirai encore quelque chose de mon point d'observation mais, en attendant, écoutez, écoutez donc.

Extrait de la publication

2

Deux noctambules – Opération chez les Boches – Les chiens – Un bon profit – Un autre chien – Diane – Un mauvais rêve – Rencontre matinale

Don Pierre vient de garer le 4x4 sur la route en terre, bien caché, mais à cette heure-ci personne n'ira s'aventurer dans les parages. Ils feront le reste du parcours à pied. Une centaine de mètres à faire dans la chênaie et dans les champs puis ils atteindront la maison du Boche, il suffira de sauter le mur de derrière et de les surprendre lorsqu'ils sont à table, le bon moment pour agir.

— On met les cagoules maintenant. On arme les revolvers. Moi j'enlève la sécurité, j'ai plus l'habitude. Toi tu la laisses, que le coup ne te parte pas dans un genou et que tu te bousilles bêtement.

— D'accord, mais toi tu es sûr qu'il n'y a pas de chiens dangereux, lui répond Andria, la bouche tremblante.

— Aucun risque, deux rats hauts comme ça. Des sortes de teckels d'après ce que m'a dit Marc-Ange. Ils aboient pour un oui ou pour un non mais ils attaquent

Extrait de la publication

pas. Les patrons ne seront même pas étonnés de les entendre aboyer.

— Tu es sûr que la porte sera ouverte… qu'on pourra entrer ?

— Oui elle est toujours ouverte quand il est tôt comme ça. Ils mangent tranquillement, ils sont bien réglés, bien disciplinés, de vrais Boches. La femme ferme la porte à clef vers onze heures-minuit mais maintenant on est sûrs de pouvoir entrer. Une fois à l'intérieur, toi tu diras rien, tu t'occuperas du mari en le mettant en joue. Moi je ferai le reste et je parlerai.

— Et si le mari essaie de faire quelque chose ? S'il se jette sur nous ? Et que mon revolver n'est pas armé ?

— Tu l'armeras juste avant d'entrer dans la maison. Et s'il remue un doigt, tu tires dans le genou, c'est lui ou nous, c'est clair ?

— Oui c'est clair.

— Tu as les cordelettes ?

— Dans le sac.

— Alors on est prêts. Maintenant faut y aller. Respire pendant le parcours, garde le contrôle. N'aie pas peur on risque rien.

— Je te fais confiance.

Les deux hommes traversent la chênaie en silence. Il fait sombre mais le sentier est bien tracé, on y voit tout de même. Don Pierre est satisfait, il se dit qu'au moment de fuir ils éviteront de se cogner aux grosses racines et qu'ils rejoindront rapidement la voiture. Maintenant, ils atteignent les champs, plus personne ne parle, Don Pierre marche en tête. Il est déterminé, il sait que le Boche a de l'argent chez lui et qu'ils repartiront le sac plein d'ici une demi-heure. C'est un joli coup. Demain le Boche va payer au noir une partie

Extrait de la publication

de la vente d'un terrain. En attendant il garde l'argent chez lui, c'est un moment délicat. Marc-Ange, qui a fait passer le message, tenait l'information d'un employé de l'agence bancaire qui a effectué l'opération. C'est une information sûre mais il va falloir partager. Il y a normalement entre soixante et soixante-dix mille euros à récupérer. Dix mille pour l'employé, dix mille pour Marc-Ange et le reste à partager avec Andria. Un joli coup, vraiment.

Ils s'apprêtent à sauter le mur. C'est alors que les deux chiens se mettent à aboyer. Don Pierre saute quand même mais se rend compte qu'Andria n'a pas bougé. Il a eu peur des aboiements et il a eu raison. Voilà qu'accourent deux molosses, l'écume aux lèvres, et que Don Pierre maudit intérieurement Marc-Ange : "Deux teckels ? Putain de toi…" Plutôt des rottweilers aux dents effrayantes, prêts à mordre. La seule solution consisterait à les abattre mais alors adieu le coup, adieu les milliers d'euros en liquide… Le voyou, froidement, lève son revolver et vise le premier chien. C'est alors que les deux gardiens s'arrêtent brutalement d'aboyer et s'échappent, la queue basse, en jappant comme des chiots. Impensable. C'est comme s'ils savaient que l'homme pouvait les anéantir avec son revolver.

Andria saute enfin à son tour. Il dit à Don Pierre à voix basse :

— Quelle trouille ! Deux monstres, deux…

— Tais-toi ! Arme, maintenant.

— Ils nous auront entendus ?

— On va voir ça tout de suite.

Mais il semblerait qu'à l'intérieur nul ne se soit inquiété des aboiements. Ils y sont vraiment habitués, Marc-Ange n'avait pas raconté de mensonges.

S'approchant de la fenêtre de la cuisine, les deux raclures peuvent voir la famille attablée. Le couple et leurs deux enfants, deux filles d'une quinzaine d'années, assez mignonnes.

Le moment à venir est le plus délicat : investir les lieux, établir un contact. Impossible de prévoir la réaction des gens dans leur propre demeure, s'ils opposeront ou non une résistance. Il arrive qu'un membre de la famille fasse un arrêt cardiaque. Qu'un père tente de défendre les siens, de jouer au héros. Qu'il y ait des cris, que, dans la confusion, un coup de feu parte.

Il y a deux manières de procéder, la première est de toquer à la porte, d'attirer quelqu'un dans l'entrée pour le prendre en otage. Don Pierre choisit la seconde solution : il appuie sur la poignée pour ouvrir lui-même la porte et entre en scène sans prononcer un mot, Andria sur ses talons, comme son ombre. Les deux hommes pointent leurs armes et sont maintenant dans la cuisine. Toujours sans prononcer un mot.

La famille est à table, personne n'a réagi. Pétrifiés, les quatre Allemands observent les intrus, les yeux écarquillés, sans doute sous le coup de la honte éprouvée à être violés dans leur intimité, de toute façon ils n'en sont pas au stade de l'analyse, ils ne comprennent pas. Une des jeunes filles se met alors à hurler, un cri d'effroi s'échappe de ses lèvres. Don Pierre vise la mère avec son revolver et, de sa main libre, pose un doigt sur la bouche de la fille et lui impose le silence. Elle s'exécute, un peu comme les deux chiens auparavant. Andria n'a pas perdu son temps non plus : il s'est placé en face du mari et le menace de son arme. L'homme a conservé son calme. Sans doute tout aussi surpris, au début, il n'a pas perdu ses moyens ni réagi stupidement ; il ne montre

Extrait de la publication

même pas sa peur. Il a certainement compris la raison de la présence des deux cagoulés : cet argent chez lui, le bakchich pour l'achat du terrain… D'instinct, il a compris aussi que de son comportement dépendait la sécurité de sa famille. Il s'adresse tranquillement à ses filles, il doit leur dire en allemand de ne pas avoir peur et de rester calmes.

Curieusement, Don Pierre ressent une espèce de frustration. Les choses se passent trop bien. Il finit par dire à l'homme : "*Money ! The money ! Raus !*" Il vient de prononcer là à peu près tout ce qu'il sait d'anglais et d'allemand mais le type ne peut pas ne pas avoir compris. Toujours calme mais blanc comme un linge, l'autre répond : "*There's no money !*" Comment ça, *no money* ? Don Pierre, qui ne s'attendait pas à cette réponse, ressent l'espace d'une seconde un trouble étrange, la panique s'empare de lui mais il se reprend immédiatement. Le type est entré dans la phase de résistance, il va tenter de protéger son bien, de jauger les capacités de ses agresseurs. C'était à prévoir. C'est même logique. Une partie de poker s'engage.

— *No money ?* Tu veux jouer ? *Good !* Alors regarde !

Il agrippe la fille, celle qui hurlait, l'arrache à la table et la tire vers lui ; il lui appose le canon sur la tête tandis que la gamine se met à sangloter, toute tremblante. La femme a crié, elle doit probablement dire au voyou de lâcher sa fille, de ne pas lui faire de mal… Don Pierre se met à hurler comme un fou, un hurlement de bête, privé de signification, mais qui pourrait vouloir dire : arrêtez de m'emmerder maintenant, ça suffit, je suis capable de faire une connerie… Le cri les a tous pétrifiés et même Andria se prend à trembler tout en se rapprochant du mari pour le tenir en respect.

Extrait de la publication

— Attachons-le, ce con ! crie encore Don Pierre. Donne-moi ton arme et attache-le tout de suite ! Je vais lui montrer, moi, s'il va le planquer longtemps, son fric !

Malgré sa panique, Andria se débrouille pour récupérer les cordelettes dans le sac qu'il porte sur le dos et s'emploie à ligoter le Boche sur sa chaise pendant que Don Pierre tient en respect le reste de la famille en appuyant le canon du revolver contre la tête de la petite hurleuse.

Une fois le père attaché, les deux complices ligotent les femmes l'une après l'autre. Quand tout le monde est ficelé, Don Pierre, plus serein, s'adresse à nouveau au chef de famille.

— Maintenant je ne plaisante plus : *where is the money ?*

L'autre, livide, tente encore de résister.

— *No money here ! There's no money at home…*

Don Pierre balance un énorme coup de crosse sur la tête de la gamine. Le sang jaillit d'un coup, la gosse est largement ouverte au sourcil. Elle tombe à terre, à moitié assommée. Toute la famille se met alors à hurler, de peur, de désespoir, ou de dégoût, peut-être.

— Comme ça, tu es content ? *Where is the money ?*

L'homme fait un signe de la tête, dit quelques mots en allemand, en indiquant la direction de l'étage et montre ses pieds liés, sans doute pour expliquer qu'il va le conduire à l'endroit où se trouve l'argent. Maintenant, il ne s'arrête plus de parler : le spectacle de sa gamine ensanglantée l'a bouleversé, il veut régler l'affaire au plus vite.

— C'est bon… C'est bon… Ferme-la, maintenant ! On va te libérer les pieds et tu vas nous

conduire, j'ai compris. Allez, détache-lui les pieds à ce con ! Et puis occupe-toi de la famille pendant que je suis en haut, lance Don Pierre à Andria, qu'ils n'aillent pas se tirer et appeler les flics.

Et c'est ainsi que les choses se passent.

L'Allemand a grimpé l'escalier en courant presque et a conduit Don Pierre dans un bureau où il désigne un tableau accroché sur le mur. *Inside ! Inside !* Le voyou a compris, il décroche le tableau et voit le coffre-fort. Dans un mélange de phrases et de signes de tête, le prisonnier explique qu'il lui faut composer le code et que Don Pierre doit lui détacher les mains.

— Le code… oui… le code ! Je vais te libérer mais attention ! Tu remues un doigt et je t'explose la cervelle !

D'une main il libère celles de son otage, de l'autre il lui appuie le canon sur la nuque. L'Allemand compose le code et ouvre le coffre-fort. Don Pierre voit les billets à l'intérieur. Verts. Roses. Le coup a marché. L'homme attrape les billets et les tend au voyou qui les enfouit dans les poches de sa veste.

— Alors, comme ça, *no money*, hein… ? Enfin *thank you* quand même, pauvre abruti !

Et d'asséner alors au Boche un puissant coup de crosse tout en pensant, au moment où sa victime s'écroule : "Ce sera plus facile pour le rattacher, et puis il a essayé de cacher l'argent, il l'a pas volé, son coup de crosse."

Dans la cuisine, les femmes sont désespérées de ne pas voir revenir le chef de famille avec le braqueur. Inquiète, la mère interroge Don Pierre en allemand. "Me fais pas chier ! Il est en haut, ton mari ! En haut ! Compris ? En haut ! Allez, on se casse maintenant, on débranche les téléphones, on leur prend les

Extrait de la publication

portables et on se tire d'ici fissa !", ajoute-t-il à l'intention d'Andria.

Cinq minutes encore pour procéder à la récolte de tous les portables et sécuriser au maximum la fuite et ils sont sortis de la maison. Tapis dans leurs niches, les chiens ne se montrent pas et les deux dingues franchissent le mur sans aucun problème. Les voici qui courent enfin dans les champs, passent la chênaie, se ruent dans le 4x4 dont Don Pierre actionne le contact avant de démarrer en trombe. Les voici qui s'échappent dans la nuit et disparaissent sur les petites routes de campagne. Ils ont réussi leur coup et rient comme deux possédés.

— Combien il y a ? Combien il y a ? hurle Andria comme un fou.

— J'en sais rien, impossible de compter, j'ai fait le plus vite que j'ai pu… Cent mille euros peut-être ! Tiens, regarde !

Il balance une liasse à son complice, à son disciple en saloperie faudrait-il dire.

— Bon Dieu ! On est riches !

— Oui et tu vas voir toutes les baises qu'on va se faire avec ce fric-là ! On va pouvoir écumer les bordels ! Tu vas voir, toi, les pipes !

La nuit est déchirée par leurs cris de victoire, on dirait deux Apaches de retour d'une razzia de chevaux mais bientôt, Andria, recouvrant un peu de lucidité, cherche à éclaircir quelque chose qui lui a semblé bizarre :

— Le type… Pourquoi il n'est pas redescendu avec toi ?

— À la fin il a essayé de m'enfiler. Il a voulu résister, alors je lui ai fichu un coup de crosse et je l'ai assommé.

— Dis, tu l'as pas…

Extrait de la publication